

J'AI PEUR QUAND LA NUIT SOMBRE

Installation théâtrale pour parc et jardin création 2018





Edith Amsellem fonde la compagnie ERd'O à Marseille en 2012, avec le désir d'explorer deux axes qui demeurent au cœur de sa démarche : **interroger la place des femmes dans la société**, et **emmener le théâtre dans des espaces non dédiés**, pour mettre en tension des textes et des thématiques avec des lieux particuliers, qui, par leur fonction sociale ou symbolique, révèlent de nouvelles strates de sens.

Ce qui traverse l'ensemble de son parcours, c'est une approche résolument **pluridisciplinaire**. Si le théâtre est le socle, il dialogue sans cesse avec d'autres langages : la danse, la musique, le chant, la performance, l'art plastique.

Chaque création dépasse le cadre d'un simple spectacle. Edith Amsellem les conçoit comme des aventures, des **constellations**. Ce mode de fabrication repose sur des temporalités longues, nourries de rencontres, d'ateliers, d'enquêtes, de formes satellites ou de commandes spécifiques. Ce processus, fondé sur la relation à l'autre, a transformé peu à peu la nature même de ses pièces, faisant du **participatif** un levier central de création.

Dans le premier spectacle de la compagnie **LES LIAISONS DANGEREUSES SUR TERRAIN MULTISPORTS** (2012) d'après Laclos, elle investit les terrains de sports dans leur fonction ludique, pour ajouter à la dramaturgie une métaphore sportive, un match femme-homme, duel de domination et de désir, à la vie à la mort.

Avec **YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE SUR CHÂTEAU-TOBOGGAN** (2015) d'après Gombrowicz, elle transpose la cour du roi sur les modules récréatifs de cour d'école maternelle et jardin public, royaume exutoire de la petite enfance, et interroge la femme bouc émissaire et le mépris de classe. Une actrice différente incarnait le rôle-titre à chaque représentation, renforçant la cruauté du propos. (Lauréat de la Bourse à l'écriture Écrire pour la rue de la DGCA et de la SACD en 2014 et en 2016 Prix de la meilleure compagnie au Festival International Gombrowicz en Pologne)

En 2017, inspirée et interrogée par des versions méconnues du Chaperon rouge, centrées sur l'éducation des filles et la figure de la proie, elle propose **J'AI PEUR QUAND LA NUIT SOMBRE** une installation théâtrale, plastique et sonore pour parcs et jardins publics à la tombée de la nuit.

En 2020, **VIRGINIA À LA BIBLIOTHÈQUE** voit le jour d'après Un lieu à soi de Virginia Woolf, traitant de la place des autrices dans l'histoire de la littérature. Dans chaque lieu, une bibliothécaire y incarnait son propre rôle, croisant sa parole avec celle de Virginia Woolf.

VOUS ÊTES ICI est créé en 2022, une invitation joyeuse à célébrer le spectacle vivant en général tout en désossant la carcasse du théâtre qui

accueille la pièce. À chaque représentation, les interprètes accueillent sur scène dix membres volontaires de l'équipe du théâtre, mettant en lumière celles et ceux qui, habituellement dans l'ombre, rendent possible la magie du spectacle.

En 2023, elle amorce une nouvelle constellation, autour de sa prochaine création participative **LE GRAND DÉFILÉ** qui explore les représentations du genre féminin à travers le prisme du vêtement :

– **LES BEAUTÉS** première forme satellite, est créée en 2024 à la Maison Jean Vilar à Avignon, dans le cadre d'une commande du Festival C'est pas du Luxe ! avec des mineurs et des mineures isolés et en exil de l'association Rosmerta. Ce défilé performatif, fruit de plusieurs mois d'ateliers, devient un geste de dignité et d'affirmation de soi.

– En 2025, elle conçoit **LES SUPERBES** une petite forme participative qui invite des groupes de jeunes à interroger leur rapport au corps et au vêtement, et à partager leur vécu face au harcèlement lié à l'apparence.

– En 2026, elle créera **LE GRAND DÉFILÉ** une grande forme participative qui poursuivra la réflexion sur les représentations sociales liées au féminin, dans une proposition à la croisée du théâtre, de la performance, de l'art plastique et de la mode.

À travers ses créations, Edith Amsellem construit un théâtre, où la scène devient espace d'expression, de réparation, et de réinvention collective.

Distribution

à partir de 12 ans

durée du spectacle 2 heure 10 en libre circulation

durée d'une séance 1 heure (2 séances identiques par représentation)

Billetterie

- Soit 1 billetterie pour les 2 séances (1 entrée public)
- Soit 2 billetteries distinctes à chaque séance (2 entrées public)

jauge 350 personnes

(si 2 billetteries distinctes 200 personnes à la séance #1 et 150 personnes à la séance #2)

d'après des versions du Chaperon rouge de la tradition orale

mise en scène Edith Amsellem

avec Yoann Boyer, Laurène Fardeau, Laurence Janner, Anne Naudon, Nolwenn Peterschmitt

création sonore et musique Francis Ruggirello

scénographie Edith Amsellem, Laurent Marro, Charlotte Mercier, Francis Ruggirello

chorégraphie Yoann Boyer

création costumes Aude Amédéo

création coiffures et maquillages Geoffrey Coppini

régie générale et plateau Jean-Marie Bergey

régie son et vidéo Christophe Cartier

régie lumière Jasmine Tison

Photos du dossier Edith Amsellem, Kalimba, JM Coubart,, Antoine Icard

Partenaires

Production ERd'O

Coproductions

Le ZEF scène nationale de Marseille

La Criée Théâtre national de Marseille

Le Pôle Arts de la Scène - Friche la Belle de Mai à Marseille

Le Théâtre de Châtillon

La Passerelle scène nationale des Alpes du sud à Gap

Le Citron Jaune Centre National des Arts de la Rue

Lieux Publics Centre National de Création en espace public

Avec le soutien de la DGCA Ministère de la Culture et de la Communication, de la DRAC PACA, de la Ville de Marseille, de la Région Sud PACA, de l'ADAMI, du Département des Bouches-du-Rhône

Accueil en résidence Département des Bouches-du-Rhône
Centre départemental de créations en résidence, La Gare Franche, Begat Theater

Ce spectacle reçoit le soutien de l'ONDA.

Le teaser

Calendrier 25/26

création 2018

juillet 26 Biennale Urbaine de Spectacles - Pantin (93)

DATES PASSÉES

- avril 2018 **Sirène et Midi Net – Lieux Publics – Marseille (13)**
- mai 2018 **Le Merlan scène nationale et La Criée Théâtre national – Marseille (13)**
- juin 2018 **Théâtre de Châtillon – Châtillon (92)**
- juillet 2018 **Festival Scènes de rue – Mulhouse (68)**
- juillet 2018 **Festival de Chalon dans la rue IN – Chalon sur Saône (71)**
- mai 2019 **Ville de Champigny – Champigny sur Marne (94)**
- mai 2019 **Dieppe scène nationale – Dieppe (76)**
- août 2019 **Festival d'Aurillac IN – Aurillac (15)**
- août 2019 **Pronomade(s) CNAREP – Encausse-les-Thermes (31)**
- sept. 2019 **Théâtre de Châtillon – Châtillon (92)**
- sept. 2020 **Le Boulon, CNAREP – Vieux Condé (59)**
- sept. 2020 **Châteauvallon Le Liberté scène nationale (83)**
- juin 2021 **Les Passerelles – Pontault Combault (77)**
- juin 2021 **Fontenay en scène – Fontenay-sous-Bois (94)**
- juillet 2021 **Théâtre de Grasse (06)**
- juillet 2021 **Lieux Publics – Marseille (13)**
- mai 22 **La Passerelle, scène nationale - Parc de la Pépinière - Gap (05)**
- juillet 22 **Les Quinconces - l'Espal, scène nationale du Mans (72)**
- septembre 23 **Festival Friction(s) - Théâtre Château Rouge - Annemasse (74)**
- octobre 25 **La Filature, scène nationale - Mulhouse (68)**

Il était une fois...

Tout le monde connaît "Le Petit Chaperon rouge", célèbre conte d'avertissement sur les dangers de la désobéissance : "Petite fille, ne t'écarte pas du droit chemin, sinon tu rencontreras le loup et il te mangera !" Cette morale s'appuie sur deux versions littéraires qui ont fait la célébrité du conte, celle de Perrault qui finit mal : "Et en disant ces mots le loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge et le mangea", et celle des frères Grimm qui finit bien : avec l'arrivée du chasseur-sauveur sortant ses ciseaux et libérant le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère du ventre du loup.

Pourtant j'ai découvert, dans certaines versions moins connues de la tradition orale, des Petits Chaperons rouges plus audacieux. Au même titre que les mythes, ils sont affaire de grandes personnes et abordent toutes les hantises du sexe et de la mort. Inceste, viol, pédophilie, gérontophilie, cannibalisme, scatologie et fétichisme y sont réunis en un cocktail explosif. Comment un conte aussi transgressif a-t-il pu nous parvenir expurgé, réduit à une simple histoire visant à éduquer les enfants conformément aux règles du code social d'une époque ?

Qu'en est-il de l'histoire de trois générations de femmes (la grand-mère - la mère - la jeune fille) se transmettant l'essence même de la vie, du parcours initiatique de cette jeune fille pubère et du happy-end dans lequel l'héroïne s'en sort seule ?

J'aime profondément cette figure féminine qui ne se soumet pas à la loi indiscutable, universelle, de la sauvagerie masculine. Elle défie la peur, l'homme, l'extérieur, assume de prendre le risque de rencontrer le loup et apprend à détalier pour vivre libre. Résonnent en moi les mots de Camille Paglia sur le viol : "C'est un risque inévitable, c'est un risque que les femmes doivent prendre en compte et accepter de courir si elles veulent sortir de chez elles et circuler librement. Et si ça te fait trop peur, il faut rester chez maman et t'occuper de faire ta manucure." Chez ces Petits Chaperons là, il y a une force qui m'impressionne et me rassure, ni masculine ni féminine : la faculté de dire "non" et de décider de son destin.

Le Conte de la mère-grand

Recueillie par Achille Millien vers 1885 dans la Nièvre

C'était une femme qui avait fait du pain. Elle dit à sa fille :

– Tu vas porter une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ta grand.

Voilà la fille partie. À la croisée de deux chemins, elle rencontra le bzou qui lui dit :

– Où vas-tu ?

– Je porte une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ma grand.

– Quel chemin prends-tu ? dit le bzou, celui des aiguilles ou celui des épingles ?

– Celui des aiguilles, dit la petite fille.

– Eh bien ! moi, je prends celui des épingles.

La petite fille s'amusa à ramasser des aiguilles.

Et le bzou arriva chez la Mère grand, la tua, mit de sa viande dans l'arche et une bouteille de sang sur la bassie.

La petite fille arriva, frappa à la porte.

– Pousse la porte, dit le bzou. Elle est barrée avec une paille mouillée.

– Bonjour, ma grand, je vous apporte une époigne toute chaude et une bouteille de lait.

– Mets-les dans l'arche, mon enfant. Prends de la viande qui est dedans et une bouteille de vin qui est sur la bassie.

Suivant qu'elle mangeait, il y avait une petite chatte qui disait :

– Pue !... Salope !... qui mange la chair, qui boit le sang de sa grand.

– Déshabille-toi, mon enfant, dit le bzou, et viens te coucher vers moi.

– Où faut-il mettre mon tablier ?

– Jette-le au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin.

Et pour tous les habits, le corset, la robe, le cotillon, les chausses, elle lui demandait où les mettre. Et le loup répondait : "Jette-les au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin."

Quand elle fut couchée, la petite fille dit :

- Oh ! ma grand, que vous êtes poilouse !
- C'est pour mieux me réchauffer, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grands ongles que vous avez !
- C'est pour mieux me gratter, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grandes épaules que vous avez !
- C'est pour mieux porter mon fagot de bois, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grandes oreilles que vous avez !
- C'est pour mieux entendre, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grands trous de nez que vous avez !
- C'est pour mieux priser mon tabac, mon enfant !
- Oh ! ma grand, cette grande bouche que vous avez !
- C'est pour mieux te manger, mon enfant !

- Oh ! ma grand, que j'ai faim d'aller dehors !
- Fais au lit mon enfant !
- Au non, ma grand, je veux aller dehors.
- Bon, mais pas pour longtemps.

Le bzou lui attacha un fil de laine au pied et la laissa aller.

Quand la petite fut dehors, elle fixa le bout du fil à un prunier de la cour. Le bzou s'impatientait et disait : "Tu fais donc des cordes ? Tu fais donc des cordes ?"

Quand il se rendit compte que personne ne lui répondait, il se jeta à bas du lit et vit que la petite était sauvée. Il la poursuivit, mais il arriva à sa maison juste au moment où elle entrait.



Les espaces verts : parcs et jardins publics

Le danger que le Chaperon rouge va affronter seul dans la forêt est le même que celui redouté par toutes les femmes, la nuit, dans des rues désertes. A priori l'espace public est mixte, mais il demeure un lieu où les déséquilibres entre les deux sexes restent profonds. De jour, ça ne se voit pas. Mais de nuit, les femmes vont d'un point à un autre par nécessité et ne stationnent jamais. Toutes les mères transmettent à leurs filles leurs stratégies de protection, non celles de défense : *"Porte des pantalons, maquille-toi sobrement, marche vite, évite les rues désertes..."*

Éduquées à subir, les femmes redoutent qu'on abuse de la faiblesse de leur sexe. *"Les petites filles sont dressées à ne jamais faire de mal aux hommes, et les femmes rappelées à l'ordre chaque fois qu'elles dérogent à la règle"*, nous dit Despentes dans King Kong Théorie. Elle nous dit aussi : *"Je suis furieuse contre une société qui m'a éduquée sans jamais m'apprendre à blesser un homme s'il m'écarte les cuisses de force, alors que cette même société m'a inculqué l'idée que c'était un crime dont je ne devais jamais me remettre."*

En choisissant les parcs et les jardins publics, je souhaite convoquer toutes les représentations et les fantasmes de peur qui y sont associés. Ces espaces fermés à clé la nuit par les municipalités, vont devenir le plateau idéal d'un Chaperon d'aujourd'hui.



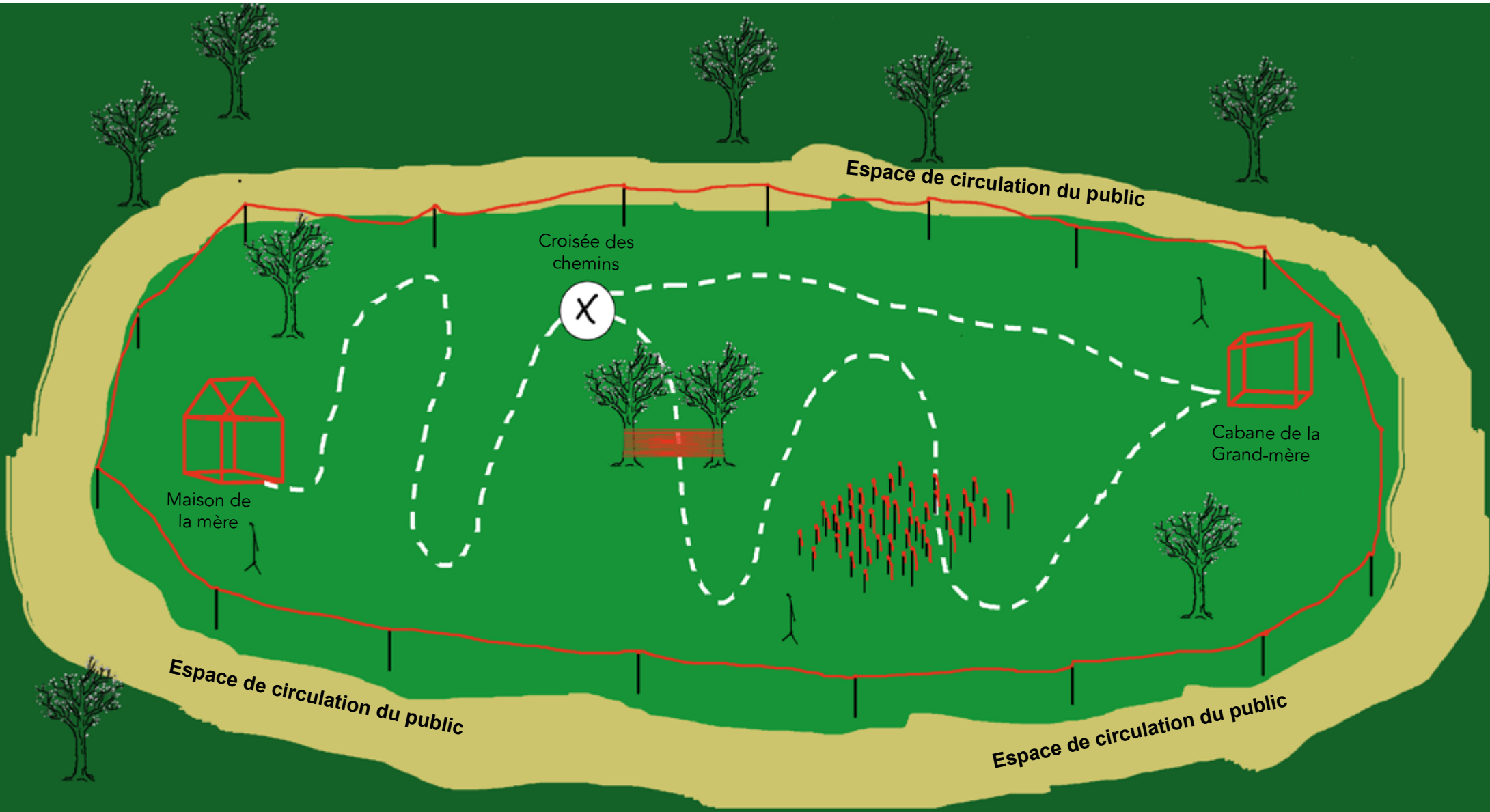
Trois générations de femmes et un loup

"Le destin féminin se joue en trois temps : puberté, maternité, ménopause, trois temps qui correspondent à trois classes généalogiques : jeune fille, mère, grand-mère. Le cycle de la reproduction se trouve en effet, du point de vue de la société, bouclé quand, du fait qu'une femme devient mère, sa mère devient grand-mère : le jeu se joue donc à trois. La petite fille élimine déjà un peu sa mère le jour de sa puberté, encore un peu plus le jour où elle connaît l'acte sexuel, et définitivement si celui-ci est procréatif, en d'autres mots, au fur et à mesure que ses fonctions génésiques s'affirment. Mais c'est aussi une image vampirique qui nous est proposée quand le sang afflue chez la fille – condition première de son destin génésique – il doit quitter la mère qui va se trouver dépossédée de son pouvoir de faire des enfants comme dans un jeu de vases communicants.

Et le conte dit plus : la fille conquiert ce pouvoir sur sa mère, elle le lui prend, elle l'absorbe au sens propre. Ce que nous dit donc le conte, c'est la nécessité des transformations biologiques féminines qui aboutissent à la supplantation des vieilles par les jeunes, mais de leur vivant les mères seront remplacées par leur fille, la boucle sera bouclée avec l'arrivée des enfants de mes enfants. Moralité les mères-grands seront mangées." Yvonne Verdier



Plan de l'espace de jeu



Une installation théâtrale

La chaîne des contes s'inscrit dans la durée : la durée de chaque histoire qui varie en fonction de l'inspiration du conteur, et la durée impalpable de la transmission de génération en génération à travers les siècles. Dans cet éternel recommencement, la fable vit sa vie et se transforme à l'infini. Pour faire vivre aux spectateurs l'idée même de cette répétition, la structure de la proposition est constituée de deux séances identiques composées de quatre chapitres.

Chaque chapitre raconte une fois *le Petit Chaperon rouge* et est teintée par une thématique portée par les figures féminines. La Grand-mère, la mère et les Chaperons s'expriment à l'endroit de leur âge et de leur expérience. Il est question de puberté, de maternité, de ménopause, de désirs et de sexualité, de transmission intergénérationnelle, de rapports hommes/femmes aujourd'hui, de comment on les vit et surtout de comment on les rêve...

Le public est invité à suivre une ou deux séances pour découvrir tous les points de vue.

Ouverture des portes 20h30

Séance 1 : 20h30 à 21H30

Chapitre 1 : Les Portraits

Chapitre 2 : Les Âges d'or

Chapitre 3 : Le Prince charmant

Chapitre 4 : L'Arbre généalogique

Entracte / Remise à zéro 10 minutes

Séance 2 : 21h40 à 22h40

Chapitre 1 : Les Portraits

Chapitre 2 : Les Âges d'or

Chapitre 3 : Le Prince charmant

Chapitre 4 : L'Arbre généalogique

Fin du conte

Action artistique **BRODER LA VILLE**

Street art participatif diffusant des messages dans l'espace public.

Public à partir de 14 ans. Ouvert à toutes et tous, aucune compétence requise. Une classe associée à des seniors est idéal.

2 intervenant.e.s

Dans le cadre d'ateliers d'écriture, nous invitons des groupes de personnes à interroger leur rapport à la peur pour en faire un inventaire subjectif et poétique. Nous choisissons deux phrases issues de ces ateliers et nous les brodons au fil de laine rouge sur des trames présentes dans la ville (grillage, clôture, barrière, mobilier urbain...).

Il s'agit de revendiquer de l'intime dans l'espace public et de faire vibrer la poésie d'une phrase dans un endroit particulier.

Peut-être parce qu'elle crée et tisse de vrais liens au sens propre comme au figuré, cette action a connu un franc succès et a fait le tour de France. Nous avons brodé plus de 37 phrases de 2016 à 2021 et certaines, entretenues par les habitant.e.s, font toujours partie du paysage.

Rétro-planning

J-6 mois repérage et choix des supports de broderie dans la ville et demande des autorisations par le lieux d'accueil

J1 **Atelier d'écriture #1 - 2h** (minimum 10 personnes) Récolte des peurs - dans une salle

J2 **Atelier d'écriture #2 - 2h** (minimum 10 personnes) Poétisation des peurs - dans une salle

J3 conception des trames et polices d'écriture`par les intervenantes

J4 **Broderie #1 - 4h** (minimum 30 personnes) dans la ville

J5 **Broderie #2 - 4h** (minimum 30 personnes) dans la ville



Critique sur Toutelaculture.com par Mathieu Dochtermann

Edith Amsellem revisite le Petit Chaperon Rouge et accouche du magistral « J'ai peur quand la nuit sombre »

Oeuvre théâtrale exceptionnelle créée au Merlan scène nationale de Marseille en mai J'ai peur quand la nuit sombre de la compagnie ERd'O d'Edith Amsellem impressionne et étonne. Impressionne, par la maîtrise du matériau, une retransposée du conte traditionnel du Petit Chaperon Rouge dans ce qu'il a de plus cru, par la précision de la mise en scène, par l'incarnation viscérale offerte par les comédien(ne)s. Étonne, par sa scénographie inventive, plastiquement superbe, par son investissement de ces espaces publics particuliers que sont les parcs et jardins. Puissant, bouleversant jusqu'à l'intime, subtil néanmoins.

Un espace planté d'arbres. La nuit. Un rendez-vous au cœur des ténèbres, à l'écart des routes balisées. Une buvette sur le chemin. Déjà, la couleur rouge se décline, dans les arbres et les fourrés, ça et là des fils de laine écarlates commencent de tisser la métaphore. Pour exorciser la peur, autant aller la chercher là où elle est tapie... Ce qui n'empêche pas d'accueillir le spectateur avec un sourire. Et de lui donner le mode d'emploi : libre de boire, libre de fumer, libre de circuler, de tout voir, de ne rien voir, de choisir son histoire et son point de vue.

Car ce qui frappe immédiatement, en dehors du lieu, insolite, parc habituellement fermé au public à la nuit tombée, c'est la scénographie : immédiatement singulière, intrigante, toute de métaphores visuelles, elle autorise au spectateur toutes les évolutions possibles autour de ce qui est désigné comme scène. L'espace de jeu, central, tout en longueur, est délimité par un cordon de laine rouge tiré entre les arbres. Dans son ovale, des espaces plus ou moins clairs, des figures plus ou moins identifiables, découpées dans la lumière des projecteurs : une maison stylisée représentée par ses arrêtes, un mur de parpaings blancs, un mannequin rouge là-bas dans le fond, et partout le rouge, de cette même laine qui tisse costumes, éléments de décor, accessoires, barrières symboliques. Quelques bancs, ça et là, pour en user si et comme on le souhaite. La voix d'Edith Amsellem, froide et robotique, qui explique les codes, guide le spectateur dans son appréhension de ce lieu, éphémère, déroutant, troublant.

Se mélangent les spectateurs des séances précédentes, et ceux qui viennent d'arriver. A l'invite de la metteuse en scène, les premiers sont invités à rester pour mieux profiter d'autres narrations, d'autres points de vue, d'autres façons de traverser l'histoire, ou plutôt les histoires. Les comédien(ne)s sont déjà en scène, quatre femmes, un homme, ils marchent, s'ébrouent, vaquent à leurs préparatifs, ils vivent leur vie et entrent dans la peau de leurs personnages sous nos yeux, dans le clair-obscur schizophrénique de l'interprète se mettant en condition, le entre chien et loup de l'art théâtral.

La représentation commence par un prologue : une version du conte collectée au 19ème siècle mais dont les origines se perdent dans les brumes du Moyen-Age, bien moins mièvre et réductrice que la version moralisatrice de Perrault ou que la version infantilissante des frères Grimm. Une chatte y insulte la petite fille qui, trompée, mange la chair de sa grand, le bzuou (qu'on n'appelle pas alors « loup ») a des desseins plus clairement sexuels, mais, surtout, le Petit Chaperon Rouge, par les ressources de sa propre ingéniosité, parvient finalement à échapper au danger. C'est une version qu'on aimerait entendre plus souvent qui est là exhumée par les recherches d'Edith Amsellem, plus crue mais chargée de bien davantage de pouvoir que les fades déclinaisons que les 19ème et 20ème siècles ont mises à la mode.

En quatre actes ou « boucles », le conte est ensuite retransposé, en travaillant à chaque fois un aspect différent de ce qu'il recèle en messages cachés et en puissance métaphorique. Masculinité et féminité – et leurs rapports, d'antagonisme comme de séduction –, transmission des codes et des comportements de génération en génération de femmes, déplacements des rôles au sein de la lignée maternelle – les filles deviennent femmes puis mères puis grand-mères, inexorablement, depuis les temps les plus reculés de l'espèce –, injonction à craindre le viol et à se projeter d'avance comme proie sans défense – difficile de ne pas penser à Virginie Despentes –, sexualité évidemment, dévoration aussi : le cocktail est explosif. Surtout quand on empoigne le matériau sans ménagement, et qu'on fait tout remonter brutalement à la surface. Qu'on s'y plonge, résolument, sans obscénité, mais aussi sans fausse pudeur, surtout pas de celle inculquée par les convenances, par le ce-dont-on-ne-peut-pas-parler-si-crûment.

C'est un électrochoc. Une explosion. Une traversée qui secoue, prend aux tripes, les tord pour mieux en essorer les noires humeurs des peurs intériorisées, des tabous qui hantent. Cela passe encore, en partie, par des métaphores. Mais tout finit par être explicité, dans les actes – avec des meurtres, des violences sexuelles, des jeux de séduction très crus aussi – comme dans les paroles. Chacune dit sa vérité, de son point de vue, son vécu à l'endroit où elle en est de sa vie – jeunes femmes tout juste pubères, mère, grand-mère. Le bzou, lui, est silencieux : il est animal, il est homme mais il a aussi sa part de féminin, il est corps et il est pulsions, il est sans inhibitions et il fascine, mais il est muet.

C'est violent, mais pas d'une violence gratuite, inutile, absurde, et donc abjecte. C'est violent d'une violence salvatrice, vraie, constructive, de celle qui fait voler en éclats les volets rouillés qui depuis trop longtemps barrent l'accès à la lumière.

Toute l'audace du pari d'autrice et de metteuse en scène est dans la construction des histoires de ces personnages qui s'entrelacent, et qui se déroulent dans le même temps, dans des espaces contigus, avec l'originalité supplémentaire d'instaurer, à la fin de chaque « boucle », une remise à zéro, où bzou et grand-mère ressuscitent si nécessaire, où les rôles peuvent glisser d'une interprète à une autre, où les symboles et les thématiques se renouvellent. Au spectateur la liberté de faire ses choix, de suivre un lieu, un personnage, un(e) interprète, un angle de vue. De composer son spectacle. De prendre, ou de refuser, de réfléchir ou de ressentir, d'être actif ou de rester statique.

Les interprètes se sont emparé(e)s à bras-le-corps de cette proposition, pour la jouer sans retenue, en faire leur chair même. Yoann Boyer dans le personnage du bzou est absolument sublime : pris dans une transe où son corps parle par le moindre de ses gestes, il lèche, étrangle, monte aux arbres, plante des banderilles dans le sol meuble, danse au milieu de la clairière avec la même intensité brûlante. Il est présence presque pure, plus animal qu'homme, mais exprime aussi sa part de fragilité, de soif d'amour, de solitude triste. Un miracle d'équilibre dans une interprétation des plus difficiles. Anne Naudon campe brillamment une mère complexe, tiraillée par le passage des générations, face à sa finitude et à son inquiétude pour les filles qu'elle a engendrées. Laurence Janner, d'une justesse désarmante, est une grand-mère magnifique, une combattante pleine de vie et d'énergie qui s'ingénie à entraîner ses petites-filles au combat au corps-à-corps. Laurène Fardeau et Sophia Chebchoub sont les deux Chaperons Rouges, deux sœurs qui doivent traverser toutes les transformations et les initiations, faisant aussi bien l'apprentissage de la violence, de l'amour, de la sexualité, de leur nouvelle place en tant que femmes, que du danger et de ce qui transforme la peur en détermination. Laurène Fardeau, en plus d'être extrêmement juste dans son jeu, a un talent certain pour la chanson – on laisse au spectateurs la surprise de découvrir le choix très judicieux des œuvres interprétées.

On pourrait continuer à écrire longtemps sur la complexité et l'adresse de l'écriture, sur les nuances du jeu, sur le rôle du regardeur – terme qu'on devrait peut-être ici préférer à spectateur.

Mais la conclusion, à la fin, s'impose de même : il s'agit là d'une œuvre extrêmement puissante, d'autant plus forte qu'elle s'empare frontalement – et avec grand talent – de thèmes absolument centraux de la psyché individuelle comme collective. Plus d'une fois, les yeux se détournent ou au contraire restent rivés à une scène qui fascine. Plus d'une fois la gorge se noue, les poitrines se serrent, les cœurs battent plus vite et plus fort. On est là au plus proche de la vocation, de la vertu et de la force du théâtre : révéler, au groupe comme à l'individu, ce qu'ils s'ingénient à se cacher, pour mieux leur permettre de le garder à la conscience. Voir même peut-être pour commencer à exorciser le mal.

Du théâtre qui n'oublie pas qu'il est un rituel.

Du théâtre qui peut changer le monde, si jamais il en fut un qui eût ce pouvoir.

Une œuvre à ne pas manquer, de celles qui marquent durablement une histoire de spectateur.



Édith_____Amsellem

c/o LE ZEF scène nationale de Marseille
Avenue Raimu - CS 70 511
13 311 Marseille Cedex 14

erdo-compagnie.com

Metteuse en scène - Edith Amsellem

edith@erdo-compagnie.com

Directrice de production - Juliette Calero

07 67 73 50 33 juliette@erdo-compagnie.com

Chargée de production - Brunelle Moreau

06 65 52 80 24 brunelle@erdo-compagnie.com

Régisseur général - Jean Marie Bergey

06 63 07 05 76 jeanmarie@erdo-compagnie.com

Diffusion - [LoLink bureau d'accompagnement artistique](#)

Lucine Esnault-Duverger

07 66 58 13 44 lolinkpro@gmail.com